

# Les Cosaques dans le *Kobzar* de Taras Ševčenko

ÉMILE KRUBA

L'histoire des Cosaques constitue un élément fondamental du patrimoine national ukrainien, considéré dans sa signification la plus large, c'est-à-dire spirituelle, culturelle, religieuse et morale. Elle incarne les valeurs que la conscience et la mémoire du peuple, pris au sens de nation, ont retenues dans les périodes troublées ou tragiques de l'Ukraine pour surmonter son désespoir et survivre dans la dignité. L'apparition du *Kobzar* de Taras Ševčenko, qui retrace l'épopée de la cosaquerie à travers la magie d'un verbe incomparable, dans une vision géniale et hallucinante, n'est pas fortuite, mais déterminée par des conditions historiques précises : l'avènement du romantisme historique et la spécificité d'une situation politique, sociale et nationale, à tous points de vue anachronique.

Dans ses débuts en poésie, Ševčenko est particulièrement attiré par le thème du Cosaque, popularisé déjà, il est vrai, par les premiers poètes romantiques comme Metlyns'kyj et Borovykovs'kyj. On constate que sur les huit poésies dont se compose la première édition du *Kobzar* de 1840, sept traitent directement ou indirectement de l'histoire des Cosaques. Dans la première, intitulée *À la mémoire de Kotljarevs'kyj*, à l'occasion de la mort du créateur de *L'Énéide travestie*, poème épique et burlesque, qui, sous l'armure et l'uniforme des Troyens, immortalise l'odyssée des Cosaques dans la quête de leur patrie après la suppression définitive de la *Sič* des Zaporogues par Catherine II en 1775, Ševčenko rend un vibrant et émouvant hommage au premier chantre de l'Ukraine et de la grandeur cosaque en langue populaire. L'année suivante, il salue avec émotion et respect Kvitka-Osnovjanenko, le premier prosateur ukrainien en langue moderne, écrivain déjà reconnu, qui encouragea vivement Taras Ševčenko à poursuivre sa voie contre vents et marées. Il venait de publier un ouvrage historique sur Anton Holovatyj<sup>1</sup>, otaman de l'armée cosaque de la mer Noire, et le jeune Ševčenko plein de reconnaissance pour la contribution précieuse de Kvitka à

l'histoire de l'Ukraine, le traite avec une dévotion et une affection filiale de « père-otaman » selon la plus pure tradition cosaque. La grandeur de l'Ukraine que le prosateur vénéré a contribué à faire connaître est déjà parée des vertus morales les plus hautes comme la pureté et la justice.

Notre intrépide Holovatyj  
 Ne mourra pas, ne périra pas.  
 C'est là, braves gens, qu'est notre gloire  
 La gloire de l'Ukraine !  
 Sans or, sans pierre précieuse, sans mensonge  
 Mais forte et juste  
 Comme la parole de Dieu.

(A Osnovjanenko, 1839.)

Dans les deux poésies, le destin de l'armée cosaque zaporogue est assimilé à celui de l'Ukraine : la suppression de la *Sič* entraîne la disparition de la mère-patrie. L'impression pessimiste de fatalité qui se dégage dans l'évocation d'un passé glorieux révolu traité dans un style élégiaque commun au romantisme littéraire de l'époque, est contre-balançée par un sentiment plus personnel et authentique, plutôt diffus et imprécis, de foi et d'espoir : l'héroïsme des temps passés servira assurément pour l'avenir.

Dans *Perebendja*, de 1839, qui appartient encore à la même veine romantique par son imagerie et sa symbolique, son décor et ses accents nostalgiques, l'auteur introduit un personnage essentiel sans lequel l'histoire de la cosaquerie n'existerait pas. En effet, le *Perebendja*, nom populaire du chantre, appelé littérairement *Kobzar*, est le dépositaire de la culture ancestrale, l'intermédiaire entre le passé et le présent, la mémoire vivante et morale de la nation ; on le surnomme encore *božyj čolovik*, l'homme de Dieu pour ses dons de voyance, sa fonction de gardien du patrimoine et son rôle de prophète. Dans la poésie en question, il stigmatise la trahison de Sava Čalyj, qui a inspiré de nombreux auteurs romantiques — le thème se prêtant à la représentation scénique — où il chante la destruction de la *Sič*. Il est significatif que ce baladin visionnaire soit indissociablement mêlé à l'action des combattants dans la plupart des poésies que Taras Ševčenko a consacrées à la cosaquerie ; il guide la nation au point de vue spirituel et moral, il rappelle les idéaux dans une union intime entre le monde religieux et la réalité politique, militaire ou quotidienne. Le titre même de *Kobzar* que le poète a choisi pour son recueil révèle son caractère idéologique et historique. C'est à tort que Vissarion Belinskij reproche dans sa critique de la première édition du *Kobzar* la présence inévitable du chantre populaire comme un cliché de la poésie ukrainienne.

1. Anton Holovatyj (1744-1797), élève de l'Académie Mohyla de Kiev, fit ses armes et monta en grade dans la nouvelle *sič* des Zaporogues. Après la destruction de cette dernière en 1775, il se rallia à l'armée russe.

Dans *Dumy moji, dumy moji* (*Mes chansons des temps passés*), son mal du pays, réel en dépit du thème à la mode, — il est séparé de son Ukraine natale depuis une dizaine d'années dans les confins nordiques et brumeux de la Russie, — s'allie inmanquablement aux souvenirs de la grandeur passée de l'Ukraine cosaque.

Dans *La Nuit de Taras* (*Tarasova nič*, 1838) et *Ivan Pidkova* (1839), l'intérêt se resserre autour d'un héros précis. La première poésie célèbre la victoire de l'hetman Taras Fedorovyč, ou Taras Trjasylo, sur les Polonais en 1630. Cette victoire a été considérablement amplifiée par des générations de chantres anonymes avant de parvenir jusqu'à Ševčenko. La seconde retrace les exploits du chef zaporogue Ivan Pidkova au cours d'expéditions maritimes contre les Turcs dans le style des missions périlleuses décrites dans les chansons historiques du xvi<sup>e</sup> siècle, alors que Pidkova s'est principalement illustré par ses campagnes en Moldavie avant d'être décapité par les Polonais en 1578 à L'viv. Le poète a-t-il voulu réaliser une synthèse de Pidkova et des glorieux héros de la même période transmis par les dumy ? La vaillance et l'intrépidité du héros en question mises en évidence par les éléments déchaînés, rappellent étrangement les descriptions d'expéditions maritimes qui abondent dans les dumy de Serpjaha, de Samijlo Kiška, d'Oleksij Popovyč ainsi que dans la *Description de l'Ukraine* de Beauplan, qui fut publiée en russe en 1832. Il est probable que l'auteur a été influencé par la дума de Serpjaha figurant dans le premier numéro des *Antiquités zaporogues* (*Zaporožskaja starina*) de 1834, et accompagnée d'un commentaire d'Ismail Sreznevskij qui dit que Serpjaha et Ivan Pidkova ne sont qu'une seule et même personne. Il convient de rapprocher de cette dernière poésie *Hamalija*, postérieur au premier recueil du *Kobzar*, mais de même inspiration : même expédition en bateau pour délivrer les Cosaques captifs dans les confins turcs sous le commandement d'un capitaine remarquable, Hamalija, qu'il n'a pas été possible d'identifier jusqu'à maintenant avec un personnage historique réel. L'évocation d'Ivan Pidkova et de Sahajdačnyj sous le terme de « moine » apparente cette poésie, développée sur le modèle de la дума dans un style personnel, aux deux précédentes. Plus que l'authenticité du héros, c'est l'image du héros avec ses qualités de grand capitaine qui importe ici, comme la solidarité qu'il suscite, l'abnégation qu'il inspire, sa valeur exemplaire.

Il ne fait nul doute que cette conception légendaire du héros sans préoccupation de la vérité historique lui a été suggérée par la lecture, sans doute motivante pour le jeune poète, avide de passé glorieux, de l'*Histoire des Ruthènes* (*Istorija Rusov*) qui circulait à l'état de copies dès 1824 et qui a enthousiasmé des générations d'intellectuels ukrainiens et même russes, parmi lesquels figurent Gogol' et Puškin.

La vision de la cosaquerie procède, semble-t-il, de la bonne foi de Taras Ševčenko dans la tradition orale ou dans les rares écrits historiques. L'imagination supplée à l'observation critique. Vers 1840, Ševčenko, pas plus que les historiens, ne mettait en doute l'authenticité de l'*Histoire des Ruthènes* qui servit de bréviaire patriotique. L'école historique ukrainienne de Xarkiv était beaucoup plus romantique

que réaliste et préférerait l'étude des œuvres folkloriques à celle des chroniques ou documents d'archives, comme le déclare clairement Izmail Sreznevskij dans son introduction à la première édition des *Antiquités zaporogues* :

Dans la mémoire des starci [= rhapsodes, E.K.] vit toute l'antiquité zaporogue, et à cet égard, ces gens-là sont plus importants que les annales. Bien que les légendes qu'ils transmettent doivent être soumises à une critique sévère, elles n'en sont pas moins presque indispensables pour tous ceux qui désirent connaître l'histoire des Zaporogues et même du reste de l'Ukraine...<sup>2</sup>

Selon les critères de cette époque, Nicolas Gogol' pouvait passer pour historien avec son *Taras Bul'ba* et le grand érudit que fut P. Kuliš qualifiait son roman *Čorna rada* (*Le Conseil du peuple*) de chronique, nonobstant la primauté de l'imagination sur la rigueur historique dans les deux cas. À sa manière, avec une même liberté imaginative, Ševčenko, dans un premier temps, chante l'histoire épique, souvent légendaire, des Cosaques.

Avec les *Hajdamaky*, on constate que son point de vue sur l'histoire de la cosaquerie se modifie et que son centre d'intérêt se déplace : après avoir sacrifié au courant littéraire romantique, ne fût-ce que dans le choix des thèmes et d'un passé lointain aux contours mal définis, pour ne pas dire mythique, le poète, qui a mûri, se veut plus personnel et se rapproche d'une époque plus familière, plus tangible et plus réelle. Il porte la matière de son poème en lui-même : c'est l'histoire tragique du peuple cosaque, de sa contrée natale, qu'il tient de la bouche de nombreux témoins oculaires, comme il le déclare dans la préface, de la bouche de son grand-père Ivan, centenaire en 1840, qui participa au soulèvement sanglant de 1768.

Il arrivait que le dimanche, le livre des Saints refermé,  
Mon père priât grand-père de nous raconter  
La Kolijivščyna, telle qu'elle se déroula dans le passé,  
Comment Zaliznjak et Gonta châtièrent les Polonais...

(XII. Épilogue.)

Buvalo, v nedilju, zakryvšy Mineju  
[...]  
Bat'ko dida prosyt', ščob toj rozkazav  
Pro Kolijivščyny, jak kolys' buvalo,  
Jak Zaliznjak, Gonta Ljaxiv pokarav...

Taras Ševčenko porte son sujet dans son sein depuis des années et le nourrit de ses sentiments depuis sa tendre enfance, comme il le confesse dans l'épilogue :

2. *Ukrains'ki poety-romantyky 20-40 rokiv XIX st.*, Kyiv, 1968, p. 254.

Et personne ne voyait  
 Le petit enfant pleurer dans son coin.  
 Merci, grand-père, d'avoir préservé dans ta tête centenaire la gloire des Cosaques : et  
 moi, je l'ai racontée à tous mes petits-enfants.

L'auteur se sent investi d'une véritable mission à l'égard de son pays : il transmet un message historique aux générations, l'étincelle de vie qui évitera à son peuple de s'éteindre sans trace.

L'expression « gloire des Cosaques » (*slava kozača*) appliquée aux *hajdamaky*, laisse clairement entendre qu'il assimile les insurgés aux Cosaques. Au reste, le commentaire du terme *hajdamak* par M. Maksymovyč dans son recueil de chansons populaires de 1834 précise qu'il désigne en bonne ou mauvaise part des bandes de Cosaques *zaporogues* et pour les Polonais les *Zaporogues* en général. Cependant, cette acception ne faisait pas l'unanimité même dans la noblesse petite-russienne que le poète eut l'occasion de fréquenter au cours de ses voyages en Ukraine à partir de 1843, et il se trouva des détracteurs pour contester la qualité de Cosaque aux insurgés de la *Kolijivščyna* et de la *Hajdamaččyna*. Citant ironiquement leur argumentation en russe dans *Froidravin* (*Xolodnyj Jar*) en 1845 « Les *hajdamaky* ne sont pas des soldats, mais des brigands et des voleurs, une tache dans notre histoire », il les fustige violemment (« Tu mens, affameur du peuple ») et met les points sur les i :

Pour défendre la justice sacrée, la liberté  
 Le brigand ne s'insurgera pas  
 il ne brisera pas les fers  
 que vous avez mis sur le peuple obscur ; il n'égorgera pas son fils perfide<sup>3</sup> ;  
 il ne brisera pas son cœur vivant  
 Pour l'amour de son Ukraine.

Il n'est pas exclu non plus que parmi les contestataires concernés, il réponde aussi à A. Skakal'skij, historien spécialiste de l'histoire de l'Ukraine, qui avait pris une position analogue dans un ouvrage paru précisément en 1845, *Raids des hajdamaky contre l'Ukraine occidentale au XVIII<sup>e</sup> siècle 1733-1768*<sup>4</sup>.

Toujours est-il que dans *Les Hajdamaky*, les combattants sont réellement considérés comme des Cosaques à part entière. C'est bien ce qui ressort de la chanson de l'aède dans l'invitation qu'il lance aux Valaques et aux Moldaves de se joindre aux insurgés, dans le chapitre V :

Fraternisez avec nous  
 Avec nous, Cosaques.

3. Allusion à Gonta qui, fidèle à son serment, sacrifia ses deux fils renégats.

4. *Naezdy gajdamakov na Zapadnuju Ukrajinu v XVIII st. 1733-1768*, Odessa, 1845.

L'existence de la Hajdamaččyna constitue même un moment privilégié dans l'histoire de la cosaquerie, parce que cette armée réalise l'idéal de l'esprit cosaque par excellence, la fraternité et la solidarité de tous ses membres en dépit des différences de conditions :

Au bord du Tjasmin,  
 Dans un sombre ravin  
 Se sont réunis vieux, jeunes, pauvres, riches  
 Ils se sont unis dans l'attente  
 De la grande fête.

lit-on dans le chapitre V, La Fête à Čyhyryn, qui a pour objet justement de représenter théâtralement cette communauté intime entre les différentes composantes de l'armée, les chefs d'état-major, les hajdamaky proprement dits, c'est-à-dire les paysans révoltés et les Zaporogues qui sont accourus en renfort. Le poète revient encore sur la solidarité dans l'égalité et l'union absolue qui caractérisent ce moment historique dans ce même chapitre :

Comme un vol d'oiseaux migrateurs  
 Se sont joints de la région de Smila, de Čyhyryn,  
 les simples Cosaques, les chefs d'état-major.

L'unité du peuple cosaque est consacrée à cette heure tragique par l'adhésion des Cosaques de la couronne, au service de la Pologne, avec le ralliement de Gonta, ainsi que par la participation du clergé orthodoxe qui bénit les armes de la délivrance et sanctifie la guerre contre le « païen » intolérant, justifiant par là la fonction originelle du Cosaque, défenseur de la foi et de la liberté contre l'ennemi musulman.

Il ne fait pas de doute que le jeune poète recrée dans *Les Hajdamaky* l'âge d'or de l'ancienne cosaquerie sans classe dont il a la nostalgie. Dans sa poésie *Le Moine* (1847), il se plaît justement à évoquer cette époque révolue où tous étaient égaux aux premiers temps de la cosaquerie :

À Kiev, dans la Ville Basse  
 C'était au temps jadis  
 Les faits d'alors ne reviendront plus jamais...  
 À Kiev, dans la Ville Basse,  
 Notre liberté fraternelle, sans valet et sans maître,  
 se déploie joyeusement...

Il y a vraisemblablement une certaine exagération dans cette représentation idyllique et idéale de la société cosaque, suscitée par le courant romantique et la réalité désenchantée, mais aussi une part de vérité, contrairement à l'avis des critiques soviétiques, car les questions de morale et de foi, génératrices d'abnégation et de fraternité, prenaient le pas sur les questions d'intérêts personnels et matériels dans les

périodes d'instabilité et de péril que furent les premiers temps de la cosaquerie. L'époque de la *hajdamaččyna* recréait ces mêmes conditions et produisait les mêmes effets au point de vue moral et psychique. Son admiration pour les *hajdamaky* s'exprime sous forme d'hyperbole laudative empruntée à la symbolique de la chanson populaire, associée à un sentiment patriotique généreux et une responsabilité évidente :

Voilà les hajdamaky... Au secours de l'Ukraine en danger  
Les aigles sont accourus...

pour faire payer à l'ennemi au centuple les forfaits qu'il a commis, selon l'esprit de vengeance divine propre à l'Ancien Testament qui prime sur le Nouveau dans les circonstances passionnelles.

Pour le sang et les incendies  
Les *hajdamaky* paieront les Polonais par l'enfer.

Dans sa description des hajdamaky en tant que communauté solidaire et égalitaire, il n'en dégage pas moins certaines individualités exceptionnelles : ce sont leurs chefs qui expriment la valeur suprême des combattants et sont l'émanation de la volonté générale, tels que le furent Maksym Zaliznjak, Cosaque transfuge de la *Sič*, représentant typique de la basse cosaquerie attachée aux idées démocratiques de justice et de liberté, ainsi que Gonta, chef des Cosaques de la Couronne à Uman', rallié à la cause ukrainienne, tous deux personnages historiques. Tous deux, ils font figure d'élus presque divins, appelés à exécuter une sentence divine, et la cruauté du châtiement ne se justifie et ne s'explique que dans cette optique. L'inhumanité de Gonta, qui de ses propres mains sacrifie ses deux enfants, catholiques par la volonté de leur mère, n'est qu'apparente : c'est par fidélité au serment qu'il a prêté à la juste cause et non par fanatisme qu'il tue la chair de sa chair. La vérité historique est tout autre et Gonta n'a pas commis d'infanticide. Taras Ševčenko a été induit en erreur, selon toute évidence, par la version tendancieuse et mal intentionnée que donne de Gonta dans son récit historique *Wernyhora* l'écrivain polonais Michał Czajkowski<sup>5</sup>. C'est probablement de cette même œuvre que Nicolas Gogol s'est inspiré dans la peinture de Taras Bul'ba. On peut imaginer que Ševčenko et Gogol eurent d'autant moins de scrupule à attribuer à leur héros une conduite, qui peut paraître choquante aux âmes sensibles, qu'ils n'eurent jamais le bonheur d'être pères dans leur célibat. En tout cas, il faut admettre que du point de vue dramatique, en plein romantisme, le recours à la violence, la passion excessive se justifie et se révèle efficace.

À l'arrière-plan de ce poème se profile l'ombre des chefs valeureux des temps passés, dont le supérieur du couvent de Motrona évoque le souvenir dans son exorde

5. Michał Czajkowski (1804-1896) est né en Volhynie. *Wernyhora* date de 1838.

aux combattants la veille de la guerre sainte : l'hetman Petro Sahajdačnyj, l'hetman Ostrjanycja, le capitaine mi-légendaire Nalyvajko, le colonel Bohun, ainsi que Bohdan Xmel'nyc'kyj qui se sont tous illustrés dans leur lutte contre l'infidèle, le Polonais en particulier, et qui sont respectueusement appelés « hetmans épris de justice » (pravedni). Précisons qu'il s'agit là de chefs cosaques, Bohdan Xmel'nyc'kyj compris, antérieurs à l'accord de Perejaslav de 1654, élus dans la *Sič* ou démocratiquement, à une époque où ils représentaient réellement, dans l'esprit du poète, les intérêts de la nation, du peuple ukrainien. Dès cette époque, son culte du chef se fait sélectif et procède d'une appréciation des valeurs politiques et humaines.

L'importance de la *hajdamaččyna* pour Ševčenko apparaît dans le jugement qu'il en porte dans son récit *Les Jumeaux* (1856) :

Chaque pouce de terre sera remarquable en Petite-Russie, particulièrement sur la rive droite du Dnipro. [...] à cet égard, mes compatriotes défunts ne le cèdent en rien face à n'importe quelle nation, et en 1768, ils ont surpassé la nuit de la Saint-Barthélémy et même la première révolution française.

Moins que la justesse de la comparaison, c'est la conviction de l'auteur qui prime ici.

En 1843, Ševčenko effectue un voyage en Ukraine après quatorze ans d'absence, voyage qu'il renouvelle en 1844 et 1845. Il en profite pour accomplir un pèlerinage dans tous les lieux historiques. Son contact avec la réalité provoque en lui un profond désenchantement. Il abandonne ses illusions romantiques et ses rêveries juvéniles, mesure l'ampleur du désastre qui s'est abattu sur l'Ukraine depuis la perte progressive de son indépendance. Sa vision historique se modifie, elle se charge de tristesse et d'émotion douloureuse à la vue des restes de l'ancienne capitale de l'Ukraine et de la résidence de Bohdan, Čyhyryn, de ressentiment et de colère contenue devant la tombe du même hetman, profanée par les Russes. Dès lors, sa poésie cosaque se nourrira essentiellement de l'époque que l'on appelle la Ruine dans l'histoire ukrainienne, consécutive au règne du fils de Bohdan, Jurij Xmel'nyc'kyj, et de l'agonie de l'Ukraine, dont l'issue finale sera marquée par la destruction définitive de la *Sič* des Zaporogues en 1775. Une parenté étroite unit cette dernière à la *Hajdamaččyna*, à la fois par sa constitution sociale et par son idéal. Jaroslav Dzyra rappelle à juste titre dans son essai de dépoussiérage du *Kobzar*, paru dans *Literaturna Ukraïna* en 1990, l'opinion de Volodymyr Antonovyč selon laquelle Ševčenko a compris et dépeint le mieux l'esprit du *Zaporižžja*, dans lequel « le peuple voyait la réalisation d'un ordre social idéal<sup>6</sup> ». L'évocation de la cosaquerie et de son destin tragique sera liée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'accusation du pouvoir tsariste. La longue complainte des Cosaques s'accompagne d'une dénonciation violente de leurs bourreaux,

6 Henii i komentatori joho tvorčosti, *Literaturna Ukraïna*, 28 avril-12 mai 1990.



en tête desquels Pierre I<sup>er</sup>, coupable d'avoir fait périr par milliers les combattants ukrainiens dans la construction de Saint-Pétersbourg, dans le remblaiement des étangs, le terrassement du canal de Ladoga, dans l'intention évidente de réduire la *Sič* à néant, soit à cause du danger qu'elle représentait en tant que dernier bastion de la liberté, soit par représailles pour sa participation aux côtés de l'hetman Mazepa :

Tsar maudit, insatiable,  
Vipère perfide  
qu'as-tu fait des Cosaques ?  
Tu as comblé les marais de leurs nobles ossements !  
Tu as érigé ta capitale sur leurs cadavres mutilés.

(Le Rêve, 1844.)

Carju prokljatyj, nesytyj,  
Haspyde lukavyj !  
Ščo ty zrobyv z kozakamy ?  
Bolota zasypav  
Blahorodnymy kistkamy !  
Postavyv stolycju  
Na jix trupax katovanyx.

Le poète s'indigne pour les mêmes motifs, en 1845, dans son poème allégorique *La Grande tombe*, où le premier corbeau, symbolisant l'esprit du mal, se vante de ses exploits sur les Cosaques en ces termes :

J'ai réduit Baturyn en cendres  
J'ai barré le cours de la Sula à Romna  
Rien qu'avec les officiers supérieurs  
Et avec des Cosaques ordinaires  
J'ai semé toute la Finlande.  
J'ai dressé des remblais  
Sur les bords de l'Orel ; à Ladoga  
Expédié compagnie après compagnie  
comblar les marais pour le tsar...

Baturyn spalyła,  
Sulu v Romni zahatyla  
Til'ko staršynamy  
Kozac'kymy, a takymy,  
Prosto Kozakamy, Finlandiju zasijala,  
Nasypala burty  
Na Orel ; na Ladohu  
Tak hurty za hurtom  
Vyhanjala ta carevi  
Bolota hatyla.

L'exploitation des Cosaques, le mépris de leur vocation par le pouvoir faisaient naître un sentiment d'humiliation au sein de la nation ukrainienne qui s'estimait

joué dans l'histoire de l'Ukraine — c'est lui qui l'a élevée au rang d'État — suscite un respect sans réserve dans un premier temps et pour le moins mitigé par la suite, à partir de 1843. Dans *La tombe défaite* (*Rozryta mohyla*), poésie consécutive à son premier voyage en Ukraine, et dans *Subotiv* de 1845, il tient rigueur à l'hetman de sa canceur à l'égard du tsar Aleksej en signant le traité de Perejaslav en 1654, d'avoir été berné avec comme conséquence la disparition de l'État ukrainien ; sa condamnation, si dure soit-elle, s'humanise d'une affection sincère, rappelant la contradiction dramatique de Gonta châtiant ses enfants :

Je t'aurais étouffé dans ton berceau  
Je t'aurais écrasé sur mon cœur

U kolysci b pridušila,  
Pid sercem pryspala

confesse la mère ukrainienne devant le spectacle de désolation résultant de la conduite irresponsable de celui qu'elle interpelle néanmoins avec une tendresse mêlée de douleur : « Oh, Bohdan, mon petit Bohdan ! (Bohdanočku !) ».

L'attitude de Ševčenko est fort complexe, autant que les idées que lui suggère la raison et les sentiments qu'engendre son cœur, suivant les points de vue où il se place. Dans *Subotiv*, bien qu'il se livre à un véritable réquisitoire, et qu'il déclare que l'ami d'Aleksej a justement mérité comme châtement l'abandon dans lequel se trouve sa sépulture, il trahit aussi une certaine faiblesse en lui accordant involontairement des circonstances atténuantes. Évoquant l'église de Subotiv que Xmel'nyc'kyj a construite, il lui attribue un esprit de solidarité slave qu'il avait déjà exprimé dans *Les Hajdamaky* et de piété religieuse, qualité à laquelle le poète est particulièrement sensible :

C'est là qu'il priaït,  
Afin que le Russe partageât  
Le bien et le mal avec le Cosaque  
Que ton âme repose en paix, Bohdan !

Tam to vin molyvsja,  
ščob Moskal' dobrom i lyxom  
Z Kozakom dilyvsja  
Myr duši tvojj, Bohdane !

La réaction du poète est rien de moins que déroutante dans ses phrases apparemment contradictoires. Mais en 1859, quand l'auteur, humilié par le pouvoir tsariste dont il a subi la tyrannie pendant dix années d'exil, passe à Perejaslav, célèbre lieu historique tombé en décadence et devenu le symbole de l'Ukraine défaite, il ne peut contenir sa colère et sa rancœur à l'égard de l'hetman qu'il tourne en dérision et qu'il invective en termes grossiers dans le célèbre sonnet *Si tu regardais, Bohdan ivre*,

rebelle à toute interprétation pro-russe, et resté interdit par la censure impériale et soviétique. Quoi qu'il en soit, le ressentiment de Ševčenko à l'égard du signataire de l'accord de Perejaslav est à l'image de son admiration pour le fondateur de la nation ukrainienne et de sa profonde déception. Bohdan n'a jamais trahi la cause de sa patrie, mais le poète lui transfère involontairement, sous l'empire de la passion, la responsabilité de la partie adverse qui a trahi l'esprit de l'accord.

Parmi les grandes figures cosaques, Petro Dorošenko occupe une place privilégiée. Il eut le mérite de combattre pour l'unité de l'Ukraine dans la sombre période de la Ruine qui opposa les chefs de différents bords dans une guerre fratricide. À ce titre, il incarne l'esprit cosaque et zaporogue dans sa pure tradition — le poète ne l'honore-t-il pas à deux reprises, du titre élogieux de « frère zaporogue » et du qualificatif « glorieux » — dans *Le nuage noir a recouvert le nuage blanc* (*Zastupyla čorna xmara/Ta biluju xmaru*), où les deux premiers vers, avec leurs images symboliques, sont empruntés directement à la chanson populaire. Las de lutter pour l'unité de son pays contre la Russie et la Pologne qui s'étaient partagé l'Ukraine par le traité d'Andrusovo en 1667, devenu impopulaire par son alliance avec les Turcs qui sévirent féroce-ment contre la population ukrainienne au cours de leur campagne, il se désista volontairement de son hetmanat au profit de Sirko, puis sous la contrainte, au profit du « sot Samojlovych », afin de ne pas compromettre définitivement le salut de sa patrie et d'éviter une effusion de sang fratricide. À la question de savoir s'il a peur de l'ennemi, il répond :

Otamans, je n'ai pas peur d'eux,  
Mais j'ai pitié de l'Ukraine ;  
Nous ne déploierons pas une force hostile  
Je ne me soulèverai pas !

Dorošenko est le digne successeur de Bohdan Xmel'nyc'kyj dont il fut, du reste, le secrétaire général, par la conduite de sa politique, mais aussi des héros légendaires par son abnégation et son esprit de sacrifice. Il rappelle l'attitude exemplaire du vieux Loboda qui remet les insignes de son pouvoir à Nalyvajko pour les mêmes motifs dans *Dimanche, jour sacré* (*U nedilen'ku svjatuju*). Avec l'esprit de piété qui caractérise Bohdan et qui couronne la destinée du Cosaque, il décide de consacrer le restant de sa vie à Dieu en se retirant au monastère de Mežyhirja, épisode au demeurant inventé par le poète dans un but artistique. À moins qu'il ne lui reproche secrètement sa compromission avec les Musulmans et l'envoi de la sorte expier sa faute. Rappelons à ce propos qu'il fait subir un sort identique au colonel Semen Palij dans *Le Moine* (1847), où, contrairement à la vérité historique, il le fait entrer aussi au monastère de Mežyhirja. Ce vaillant guerrier zaporogue doit aussi expier ses péchés, surtout celui de vengeance quand le tsar Pierre I<sup>er</sup> le fit sortir de captivité en Sibérie pour combattre Ivan Mazepa, en 1708, principal responsable de son emprisonnement. Tous ces détails ne sont pas indiqués, certes, mais ils sont sous-entendus. Par la mor-

tification de sa chair, il obtiendra l'absolution, au moins celle du poète, n'en doutons pas, et retrouvera le chemin de la vérité, celui dont il s'est écarté pendant un moment d'égarement, car avant de devenir l'instrument du tsar, il fut un ardent défenseur de l'Ukraine comme l'illustre sa biographie. La poésie se termine sur cette dernière image qui augure la rédemption :

Il revêtit son capuchon, prit son bourdon.  
 Se signa, sortit son chapelet...  
 Et le saint moine partit, boitant,  
 Prier pour l'Ukraine.

Il convient de citer, à la suite de Semen Palij, Ivan Mazepa dont la destinée est partiellement liée à celle du premier. Contrairement aux grands chefs préférés de l'auteur du *Kobzar*, il ne constitue jamais le sujet principal d'une poésie, mais est simplement mentionné par quelque séquence historique ou référence à sa personne, par exemple son palais, son église, un qualificatif (gris, syvyj). Manifestement, Ševčenko n'adhère pas à la version qu'en donne l'auteur de l'*Histoire des Ruthènes*, et reste réservé à l'égard du tardif défenseur de l'Ukraine que se révéla être Mazepa ; l'évocation qu'il en fait au début de *Iržavec* laisse le lecteur perplexe par sa discrétion. On a l'impression que l'écho qu'a laissé Ševčenko de l'hetman Mazepa vient plutôt de nombreuses chansons populaires, défavorables au personnage et des ouvrages historiques du XIX<sup>e</sup> siècle comme ceux de Bantyš-Kamins'kyj ou M. Markevyč, très critiques. Son alliance et sa déroute avec les Suédois, à en juger par le ton ironique (« Ils en ont eu, du succès, les Suédois, autrefois, quand ils se sont enfuis de Poltava avec Mazepa à Bender »), ne plaident pas en sa faveur, si bien que le désaccord funeste que le poète évoque peu après entre Palij « colonel de Xvastiv », et Mazepa ne peut être imputé qu'à ce dernier qui refusa de faire cause commune quand Palij le lui proposa avant sa captivité. Néanmoins, le poète le ménage, préférant garder le silence plutôt que de le charger pour son passé compromettant. Il a droit à son indulgence pour avoir eu le mérite de faire volte-face contre son protecteur et ennemi de l'Ukraine. Par ailleurs, Mazepa fit construire de nombreuses églises, ce que l'auteur ne manque pas de signaler à chaque occasion dans son œuvre.

La plupart des membres responsables de la *staršyna*, hetmans, colonels, etc, qui ont agi contre l'intérêt de l'Ukraine à partir de la Ruine ne retiennent pas l'attention du poète. Ils sont compris en bloc dans les « bâtards de Catherine », « la fange de Moscou », « l'ordure de Varsovie », catégorie qui s'est développée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle comme il a été dit plus haut. Parfois, ils sont mentionnés brièvement comme des « sots », qualification qui définit l'étroitesse de leurs vues politiques. C'est le cas des hetmans Samojlovyč ou Ivan Skoropads'kyj, qui succéda à Mazepa avec la bénédiction de Pierre I<sup>er</sup>. Le dernier des hetmans, qui fut destitué par Catherine II en 1764, Kyrylo Rozumovs'kyj, marié à une cousine de la tsarine Élisabeth, tenu par Ševčenko pour responsable de la suppression de l'hetmanat, à cause de son indifférence pour

la vie ukrainienne, son penchant pour la vie oisive des salons de Saint-Pétersbourg, sa servilité à l'égard de la Cour, est moqué sans ménagement dans *L'Aveugle* que l'on prie de raconter « Comment Kyrylo et ses officiers d'état-major se poudraient et léchaient les pantoufles de la tsarine comme des chiens ».

En somme, l'indignation du poète à l'égard de la cosaquerie indigne s'exerce globalement, sans individualisation particulière. Certains personnages sont nommés sans plus et qualifiés d'un terme général, comme si le poète les citait à contre-cœur et voulait les renvoyer dans l'oubli.

Dans sa description des Cosaques, Ševčenko adopte une attitude originale qui relève autant de la morale que de l'histoire proprement dite. Il personnifie la conscience et la vision populaires de la cosaquerie, et moins qu'il n'idéalise l'histoire dans un premier temps comme le prétend parfois la critique, il procède à un choix qui correspond à ses aspirations, ses préférences, à son idéal de justice et de morale. Il passe l'histoire cosaque au crible de la pureté et de l'exemplarité, ce qui diffère sensiblement d'une idéalisation béate. Le jugement de l'auteur s'appuie sur une connaissance de plus en plus profonde et il devient de plus en plus critique avec le temps et à mesure que le champ d'observation se rapproche du présent. Les Cosaques constituent une partie intégrante d'une conception historique, morale, religieuse, politique et philosophique, qui sous-tend le *Kobzar* tout entier.